

Abdellah Taïa, un écrivain derrière la caméra

L'auteur marocain adapte dans son premier film l'un de ses romans autobiographiques, « *L'Armée* du salut »

Rencontre

Auteur de romans et de nouvelles qui lui ont valu une belle reconnaissance, dont *Le Jour du roi* (Seuil, 2010), lauréat du prix de Flore, Abdellah Taïa n'est pas un écrivain qui, à 40 ans, s'essaie au cinéma. Il serait plutôt un cinéaste qui, en cherchant à réaliser son rêve, a découvert l'écriture.

Qu'il ait formulé ce rêve, quand il avait 13 ans, tient déjà du miracle. Accro aux films égyptiens, qu'il voyait les vendredis soir à la télévision, il décide qu'il fera des films. Le déclin survient lorsqu'il découvre, en forçant la porte fermée à clé de la chambre de son grand frère, le visage d'Isabelle Adjani sur la couverture d'un magazine de cinéma. « *Sur ce visage si hanté, si habité, il y avait quelque chose de l'ordre de la possession* », qui lui rappelait les femmes de son entourage. « *Je l'ai reconnue, en quelque sorte.* » « *J'ai compris qu'elle habitait Paris... En poursuivant mes recherches, j'ai découvert qu'il y avait dans cette ville une école de cinéma. C'était cela que j'allais faire.* »

S'il entreprend, à l'université de Rabat, des études littéraires, c'est que pour entrer à la Femis (Fondation européenne des métiers de l'image et du son) il faut un DEUG. A la faveur d'une bourse, ses études littéraires le conduisent à Genève, puis à Paris où il étudie à la Sorbonne, hante les musées et les salles de cinéma, tout en faisant la plonge, des baby-sittings...

Entre-temps, Abdellah Taïa aura appris le français en tenant un journal intime après avoir pris conscience, à l'université, que de

cette langue, « *la langue du pouvoir, la langue des frimeurs qui reviennent d'avoir fait leurs études à l'étranger* », il ne maîtrisait rien. Et compris qu'il n'aurait jamais les moyens de se payer la Femis.

Homosexuel, Abdellah Taïa a fait son coming out dans la presse marocaine en 2006. S'il revendique cette part de son identité, si elle colore intensément ses œuvres, c'est en la fondant dans une vision politique du monde et des rapports de force beaucoup plus globale. Il se réclame de l'héritage de Fassbinder qui, comme il le souligne, ne traitait pas les homosexuels différemment des autres, tous les individus étant chez le cinéaste allemand également désespérés, « *écrasés par ce même superpouvoir des classes économiques, d'une société qui n'arrive pas à se débarrasser des blessures de son histoire passée...* »

La question homosexuelle au Maroc, la violence qu'elle déclenche, est indissociable, selon Abdellah Taïa, de celle de la pauvreté, « *la pauvreté économique, mais aussi politique et culturelle* » à laquelle la dictature d'Hassan II a réduit le peuple. Cette pauvreté, le cinéaste estime avoir réussi à s'en arracher, c'est-à-dire « *à la reconnaître, à l'assumer et à la dépasser* ». C'est le sujet du livre *L'Armée du Salut* (Seuil, 2006). L'idée d'en faire un film revient au producteur Claude Kunez, lequel, comprenant la passion d'Abdellah Taïa pour le 7^e art, lui a proposé d'en réaliser lui-même l'adaptation.

«Epuré»

Malgré son envie de cinéma, l'idée d'adapter son propre livre lui a d'abord déplu. « *L'histoire*

avait été écrite. Elle était morte. »

Ce n'est qu'en se repassant ses souvenirs dans la tête, comme on se repasse un film, en retrouvant les sensations de son enfance, qu'il a envisagé de pouvoir les mettre en scène. « *Ce que l'on met dans un film ne peut échapper à la connaissance intime d'une mise en scène première de la vie qu'on a vécue. Moi dans ce salon, homosexuel parmi eux. Mon corps au milieu de mes sœurs. C'est mon point de vue.* » Le film, soutient-il, n'est pas une adaptation – il n'a même pas relu le livre. Une trahison peut-être.

S'il vénère Fassbinder, Godard, Sirk, Tsai Ming Liang, c'est à Bresson, à son matérialisme et à son épure, qu'il s'identifie comme metteur en scène. « *Pour que quelque chose de marocain passe dans le film il fallait qu'il y en ait beaucoup moins que dans la réalité. Sans cela, on tombe dans le folklore. J'ai épuré le plus possible, retiré 80 % de ce qu'il y avait dans cette maison. Vidé, vidé, vidé... Y compris dans l'interprétation, y compris dans les dialogues.* »

Abdellah Taïa reconnaît et revendique le fait que son film, écrit pendant les mois qui précédaient le « printemps arabe », tourné pendant les soulèvements, a été contaminé par « *cette explosion historique sublime* ».

Surpris de la violence qu'il voit jaillir de son film, il constate qu'elle a également embrasé son prochain roman (*Un pays pour mourir*, parution prévue au Seuil début 2015), mais ne s'en étonne pas. « *L'écriture et le cinéma ne sont pas deux gestes différents chez moi. Ils partent de la même origine : les images de cinéma.* » ■

ISABELLE REGNIER

CULTURE

Le récit de formation, âpre et cruel, d'un jeune homosexuel marocain

L'Armée du salut



Les cinéphiles redoutent, à tort ou à raison, l'infiltration de la littérature et, partant, des écrivains, sur leur terrain. Pour une Marguerite Duras exemptée de tout soupçon de naïveté ou de prétention par la radicalité même de sa démarche, combien d'usurpateurs romanesques dont il vaut mieux taire le nom ? Il faut donc saluer à sa juste valeur l'arrivée d'Abdellah Taïa parmi les rares transfuges qui réussissent haut la main le passage délicat d'un champ à l'autre.

Romancier d'origine marocaine installé en France, auteur d'une œuvre autobiographique qui fait une place prépondérante à l'homosexualité de son auteur, ce quadragénaire adapte dans son premier long-métrage l'un de ses romans, *L'Armée du salut* (Seuil, 2006). On retrouve dans son film la sécheresse précieuse de sa prose, cet art du détournement et de la suggestion propre à exprimer par la plus grande économie de moyens les plus grands bouleversements intimes.

Le film évoque en deux parties, fortement et étonnamment scindées, l'histoire d'Abdellah, adolescent d'un quartier populaire de Casablanca, puis jeune étudiant à Genève. La première de ces parties pose les données d'un problème que la seconde va, d'une certaine manière, résoudre violemment. Ce problème tient en peu de mots : c'est l'offrande sensuelle de tous les instants, offerte à un jeune homme par un pays que son organisation sociale et religieuse s'emploie méthodiquement à cadenas-

ser. Problème accru pour Abdellah par une homosexualité qui le condamne à la clandestinité et à la vocation de paria.

Tout est ici marqué, aussi bien, par l'ambivalence des comportements et des sentiments. La description du giron familial – une famille pauvre, des enfants nombreux vivant dans un modeste deux-pièces – induit ainsi une impression mêlée de promiscuité, de répulsion, de tendresse et de désir.

D'un côté l'absence constante d'intimité, la surveillance mutuelle, la dureté du père ; de l'autre, la douce omniprésence féminine, et l'amour fou pour le frère aîné, d'autant plus exacerbé qu'il doit rester à jamais inavoué. A l'extérieur, le contraire : des amours accomplies avec des hommes mûrs, que leur condition d'exécution (assouvissement rapide de l'acte, décor de chantier propice, rémunération en marchandises) rend sordides.

Incredyble ivresse de liberté

Entre les deux mondes, finalement, la même loi qui veut que tout ce qui a trait à l'intimité des êtres, notamment sexuelle, doit rester caché, tapi derrière des murs ou des portes. Quelle incroyable ivresse de liberté, dès lors, que ce simple voyage au bord de la mer en compagnie du frère aîné, que la proximité de son corps dénudé dans la chambre d'hôtel, que la sensation d'émancipation qu'un début de timide dialogue entre les deux frères donne à Abdellah, quand bien même ce dernier serait encore le vecteur de

l'omnipotence de la mère, qui l'a chargé de surveiller la probité sexuelle de son grand frère.

En dépit de son amertume (après tout, le grand frère est, comme le pensait la mère, bel et bien là pour les filles), ce voyage est un prologue au départ d'Abdellah, à cette rupture d'autant plus violente avec l'humus et la langue natales que le réalisateur l'introduit par une ellipse abrupte sobrement intitulée : « dix ans plus tard ».

Et le voici, dix ans plus tard en effet, à Genève, incarné par un autre acteur, à la beauté hiératique, seul dans la ville froide, rompant avec l'amant qui lui aura permis d'y venir pour poursuivre ses études de lettres, et échouant en attendant l'obtention de sa bourse pour quelques nuits à l'Armée du salut. Ni ici ni ailleurs. Autant arrêter ici la chronique de ce très beau film à la fois laconique et expressif, courageux aussi, qui tient quelque part entre Pier Paolo Pasolini (pour la poésie) et André Téchiné (pour le romanesque). Disons simplement que ce qui se déroule à l'Armée du salut est sans doute la première série de gestes gratuits qui illuminent le film, le font soudainement échapper à la négociation sourde du commerce des désirs et des corps, à l'assignation collective et répressive de l'identité. Une part de sa beauté tient au fait que la conquête de cette émancipation nous soit aussi montrée, dans une magnifique séquence finale, comme la reconnaissance d'une solitude partagée. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film franco-marocain d'Abdellah Taïa. Avec Saïd Mrini, Karim Ait M'Hand, Amine Ennaji, Frédéric Landenberg (1h 24).